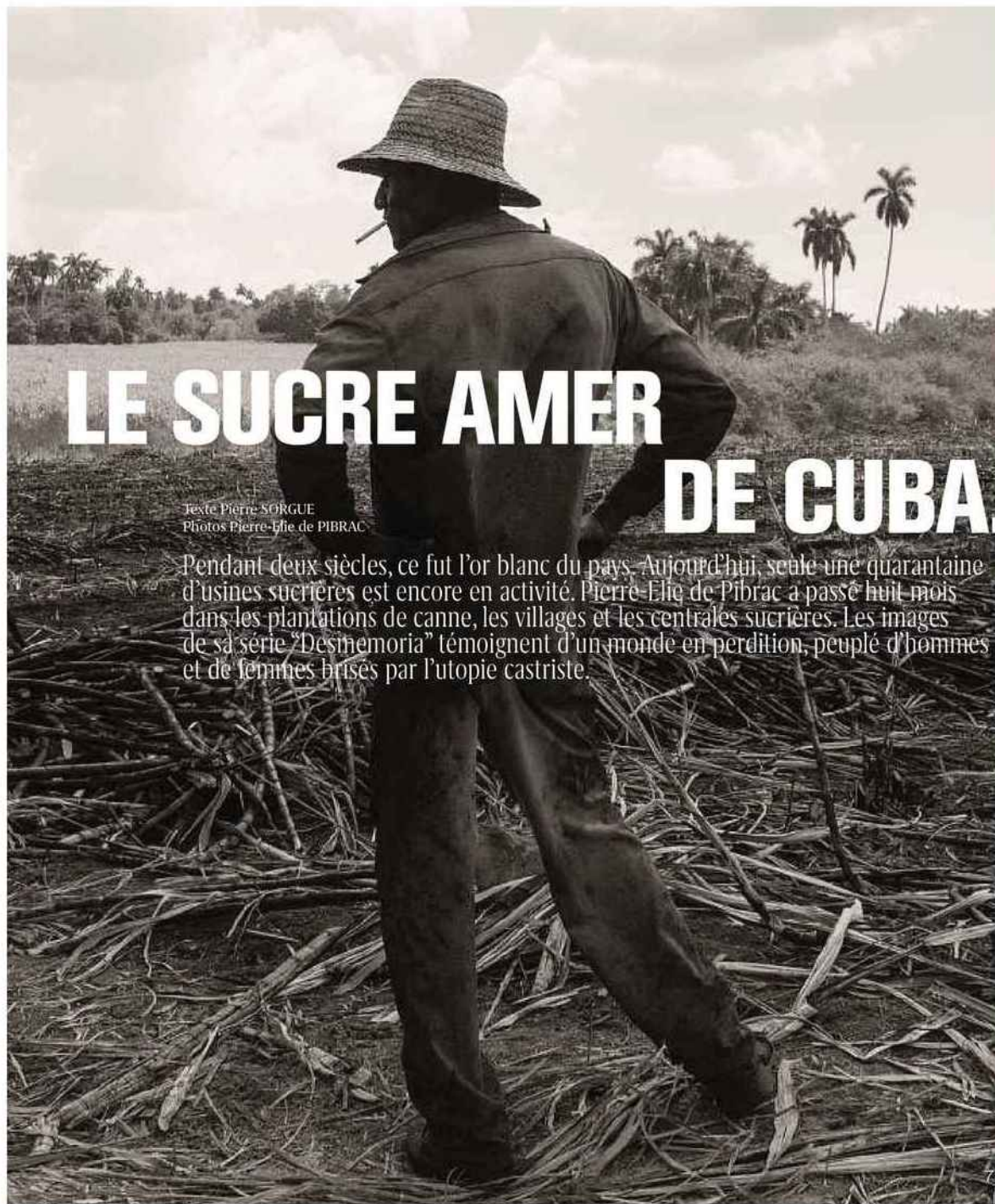




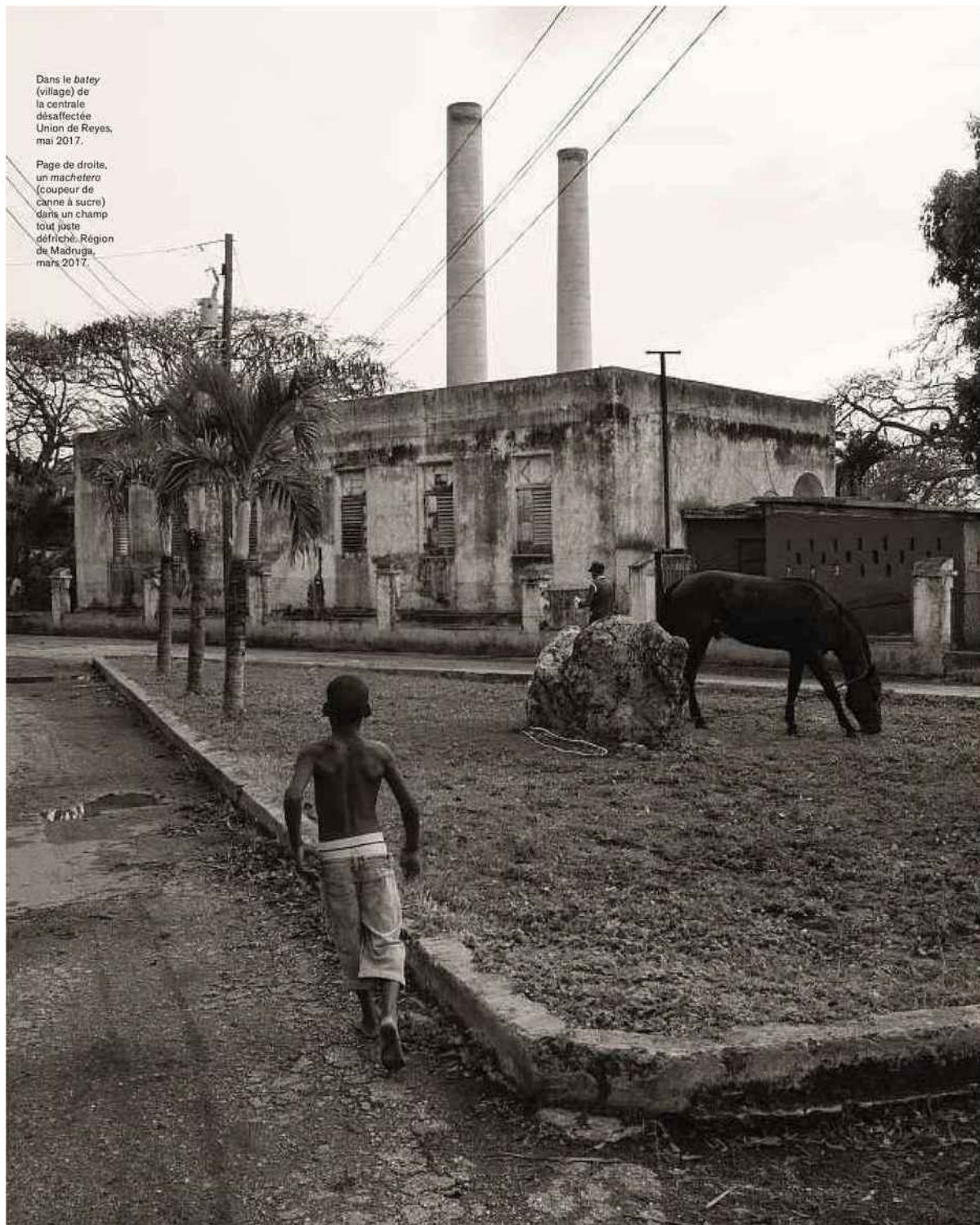
LE PORTFOLIO



LE SUCRE AMER DE CUBA

Texte Pierre SORGUE
Photos Pierre-Élie de PIBRAC

Pendant deux siècles, ce fut l'or blanc du pays. Aujourd'hui, seule une quarantaine d'usines sucrières est encore en activité. Pierre-Élie de Pibrac a passé huit mois dans les plantations de canne, les villages et les centrales sucrières. Les images de sa série "Desmemoria" témoignent d'un monde en perdition, peuplé d'hommes et de femmes brisés par l'utopie castriste.



Dans le batey
(village) de
la centrale
désaffectée
Union de Reyes,
mai 2017.

Page de droite,
un machetero
(coupeur de
canne à sucre)
dans un champ
tout juste
défriché. Région
de Madruga,
mars 2017.



Près de Santiago, au petit matin, une centrale sucrière encore en fonctionnement, décembre 2016.

Page de droite, des *macheteros* pendant leur pause déjeuner, après six heures de coupe de canne à sucre. Région de Madruga, mars 2017.

C'EST EUSEBIO LEAL, HISTORIEN BIEN EN COUR À LA HAVANE, qui l'a confié au photographe : « *Le sucre est notre histoire; sans lui, il est impossible de comprendre l'essence et l'âme de Cuba.* » Or, les images que rapporte Pierre-Elie de Pibrac, après huit mois passés dans les champs de canne, les usines et les *bateyes*, ces villages construits autour des centrales sucrières, témoignent d'un monde en ruine. Les *guajiros*, ces coupeurs de canne qui, machette en main, symbolisaient l'héroïsme de la guerre d'indépendance face aux Espagnols au ^{xx}e siècle, le soutien aux guérilleros révolutionnaires au milieu du ^{xx}e, puis l'énergie productiviste au service du socialisme tropical, sont au rebut dans leurs cabanes ou dans des installations qui tournent à peine quand elles n'ont pas été démantelées – des 156 usines existantes en 2002, seule une quarantaine est encore en activité. Pour son livre et l'exposition qui l'accompagne dans cette plongée dans l'oubli, le photographe n'a pas choisi le mot castillan *olvido*, mais *desmemoria*, comme pour dire l'effacement d'une mémoire industrielle qui fut aussi une utopie ou un mythe.

Car, si le sucre est l'histoire de Cuba, cela fait longtemps qu'elle est faite de fausses promesses et d'échecs. Les plus retentissants furent ceux de la grande *zafra* (« récolte ») de 1970. « *Notre pays fournira 10 millions de tonnes de sucre* », avait juré

Fidel Castro, décidant ainsi de doubler la production en cinq ans. Étranglée par le blocus américain, l'île s'était jetée dans le giron soviétique et sa division du travail, fournissant du sucre à l'empire contre son pétrole. Tout le pays fut mobilisé et l'exploitation militarisée pour la monoculture, aux dépens de l'agriculture vivrière. Dans le texte qui accompagne les images du livre, la romancière Zoé Valdés se souvient de l'embrigadement des travailleurs, enfants compris, pour des journées exténuantes dans les champs. Il en allait de « *l'honneur de la révolution* », avait dit le Lider Maximo. Mais, en juillet, il reconnaissait sa défaite : seuls 8,5 millions de tonnes avaient été produites. Bilan, une emprise plus marquée de l'URSS, une économie appauvrie et un enthousiasme révolutionnaire douché jusque chez les compagnons de route de l'étranger...

Très dépendante de cette matière première pendant les deux décennies suivantes, Cuba prend de plein fouet l'effondrement du bloc soviétique et la chute des cours mondiaux. Fidel décide la fermeture de dizaines de centrales, abandonnant la « première ressource » au profit du tourisme, plus prometteur en devises. Aujourd'hui, la production est inférieure à 2 millions de tonnes et le pays importe le sucre des cannes brésiliennes et des betteraves françaises. Et, faute de pétrole vénézuélien, le gouvernement a

dû mobiliser cette année 4 000 paires de bœufs pour le travail de la canne...

Les temps sont tristes pour les hommes et les femmes qu'a photographiés Pierre-Elie de Pibrac, ceux dont la fierté était d'être un maillon au service du pays. « *Derrière les discours obligés à la gloire du sucre et de l'ouvrier, on lit toute la souffrance d'un idéal effondré*, dit le photographe. *Et pour les enfants nés après le marasme, tout cela n'a aucun sens.* » Dans ses portraits en couleur réalisés à la chambre, les regards sont éloquentes et disent tous les métissages : ces Cubains ont des origines espagnoles, africaines, chinoises, russes... Ils ont été photographiés devant leurs maisons, forcément colorées : chaque bâtisse doit être repeinte avant chaque 1^{er} janvier, date anniversaire de la révolution. À Cuba, « *la couleur est un outil de propagande* », murs peints et slogans « *pittoresques* », que les touristes consomment comme le rhum ou la rumba (née dans les sucreries). Pour ses autres images, le photographe a donc préféré des nuances de gris qui rappellent le travail de Walker Evans, venu à Cuba en 1933. Et qui vont bien à ce monde noyé dans ce que le romancier Leonardo Padura appelle « *les brumes du passé* ».

DESMEMORIA, PHOTOS DE PIERRE-ELIE DE PIBRAC, TEXTE DE ZOÉ VALDÉS, ÉDITIONS XAVIER BARRAL, 216 PAGES, 45 €. EXPOSITION À L'ESPACE DUPON-PHIDAP, 74, RUE JOSEPH-DE-MAÏSTRE, PARIS 18^e. JUSQU'AU 17 JANVIER.



Pierre-Elie de Libiac/Agence VU



Dans le village de la centrale Juan Manuel Fajardo, un enfant s'est fabriqué un certificat novembre 2016

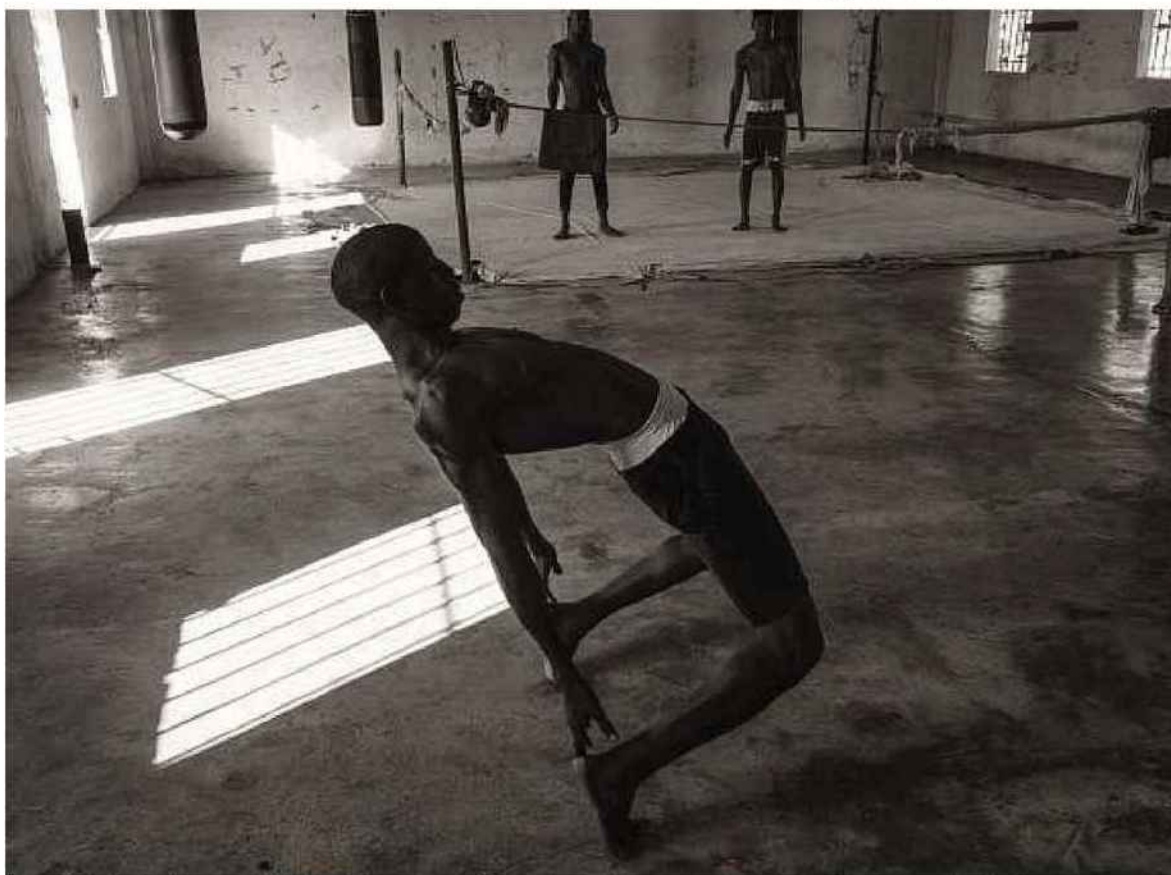


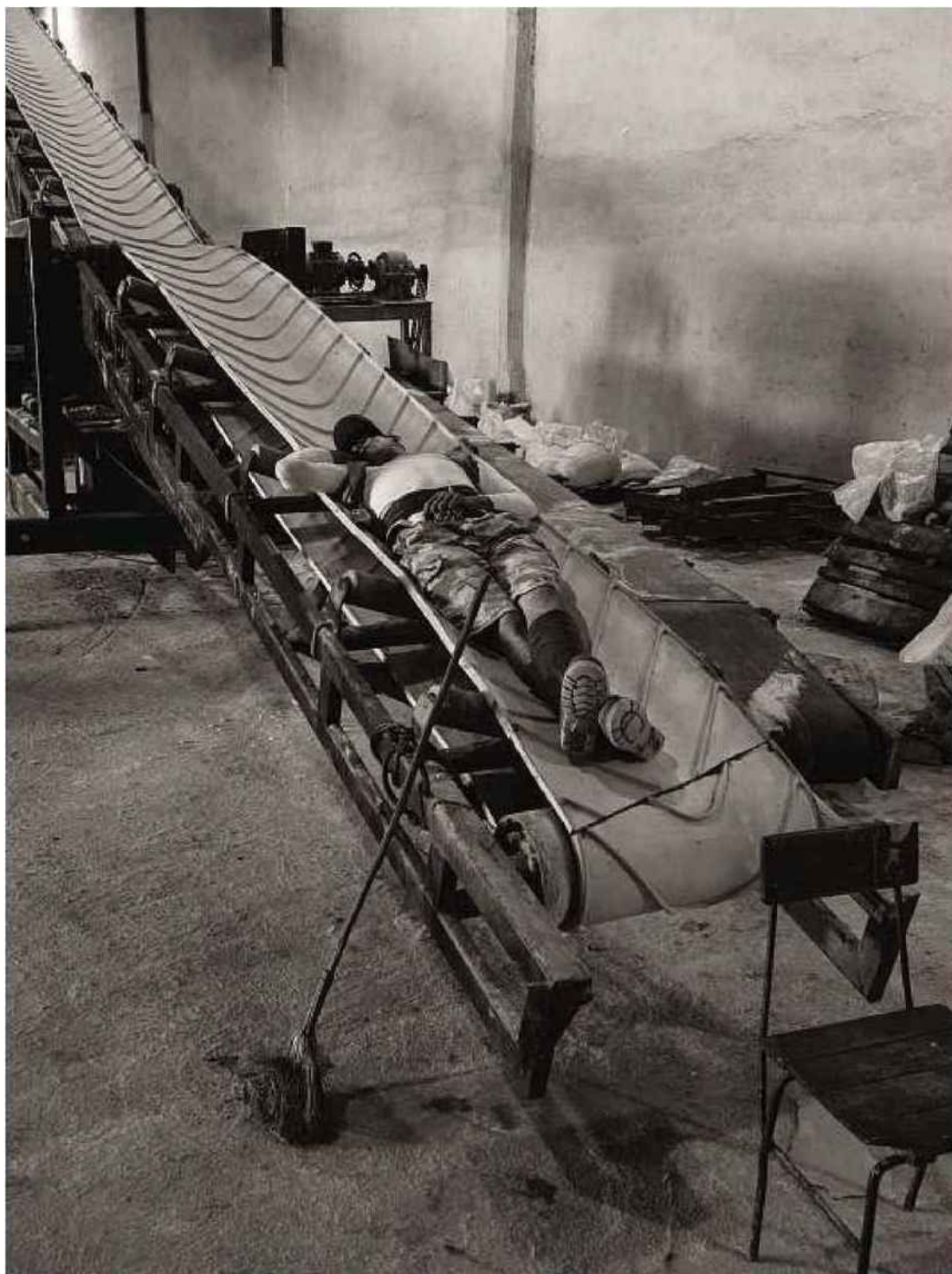


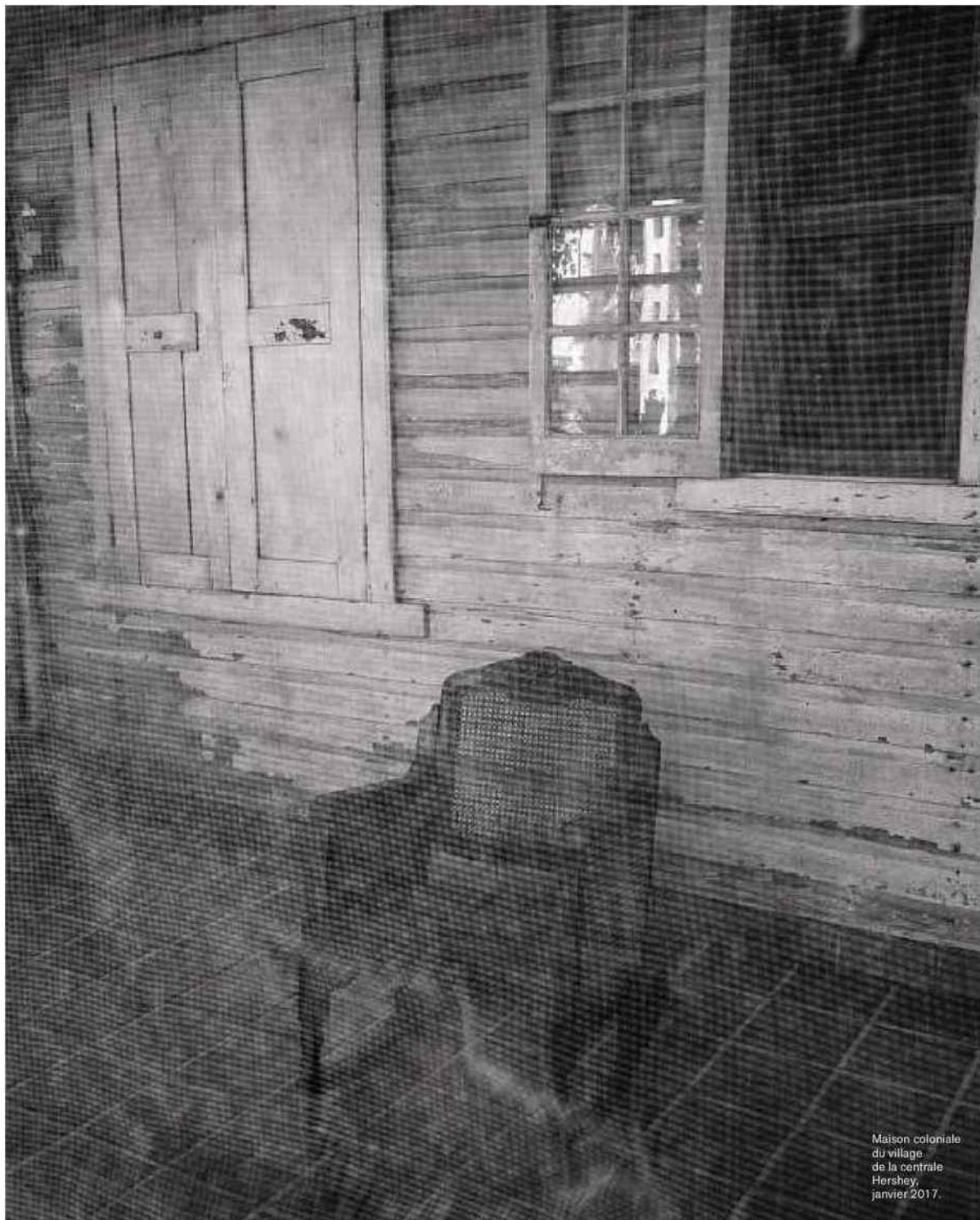
Dans le baley d'une centrale encore en fonctionnement, vers Riquelme, janvier 2017.

Ci-dessous, un élève de l'école de boxe du village de la centrale désaffectée Hershey, près de La Havane, mai 2017.

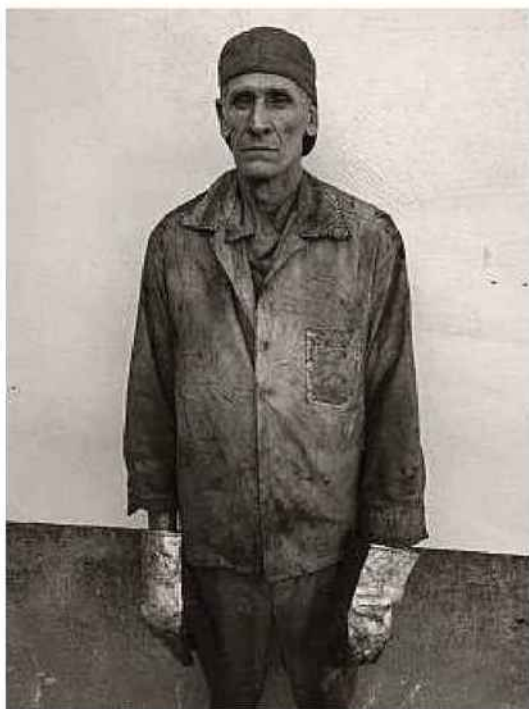
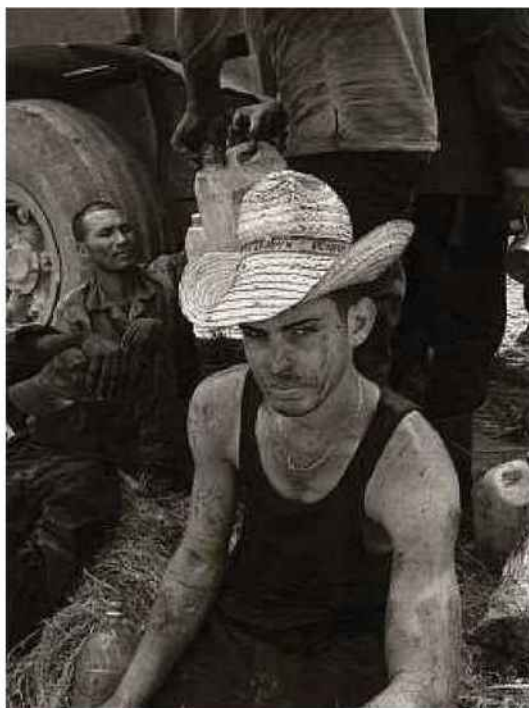
Page de droite, un ouvrier dans la centrale de Jatibonico, à l'arrêt par manque de canne à sucre, pendant la période de la *zafra* (coupe de la canne), mars 2017.







Maison coloniale
du village
de la centrale
Hershey,
janvier 2017.



De gauche à droite et de haut en bas, un ouvrier soudeur, mars 2017. Un *machefero* pendant sa pause déjeuner. Région de Madruga, mars 2017.
Habitant d'un *batey* du centre de Cuba, février 2017. Un ouvrier sourd-muet de la centrale de Vertientes, mars 2017.